

Courts métrages de l'O.N.F.

Henri-Paul Senécal, Léo Bonneville et Jean-Louis Lalonde

Rire et délire

Numéro 38, octobre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Senécal, H.-P., Bonneville, L. & Lalonde, J.-L. (1964). Compte rendu de [Courts métrages de l'O.N.F.] *Séquences*, (38), 53–56.

COURTS MÉTRAGES DE L'O.N.F.

CHAMPLAIN — Scén. et réal. : *Denys Arcand* — Illust. : *Frédéric Back* — Im. : *Bernard Gosselin et Gilles Gascon* — Mont. : *Werner Nold et Bernard Gosselin* — Mix. : *Ron Alexander et Roger Lamoureux* — Conseillers : *Gustave Lantôt et Maurice Careless* — Durée : 27 minutes. — Prod. O.N.F. — 1964.

Champlain, qui vient de paraître dans la série *Les artisans de notre histoire*, est un film d'une écriture hautaine et désinvolte. Agacés qu'ils étaient par un virulent prurit d'objectivité historique, les auteurs ont tracé de Champlain un por-

trait misérabiliste. L'obsession maldive de la vérité a tué en eux tout esprit critique dans le choix de leurs moyens d'expression. Tout le film tend à prouver que les cinéastes de l'O.N.F. ont voulu se prémunir contre la grandeur du sujet en se défendant, comme de la peste, de tout sentiment d'émotion. D'où, sans doute, cette lecture du commentaire, atonale, froide, détachée, déshumanisée, qu'on a imposée à Gisèle Trépanier et à Georges Dufaux. D'où, aussi ce rattachement arbitraire de l'histoire canadienne à l'histoire universelle qui a pour effet de diminuer singulièrement la taille historique de Champlain. Le commentaire, pour autant, se fait ambitieux, bavard, disert et dérisoire.

Quant aux images, des morceaux de rivières, de lacs, de paysages, si beaux soient-ils, ne suffisent pas à rendre compte de l'oeuvre d'exploration et de fondation de la Nouvelle-France accomplie par Champlain. Nous aurions carrément préféré l'utilisation didactique des cartes géographiques d'époque que l'on trouve abondamment dans les *Oeuvres de Champlain*, de Laverdière. Il n'est pas jusqu'aux illustrations de Frédéric Back, pourtant originales et puissantes, qui n'acquiescent, sous l'effet de grossissement des travellings avant, une étrange signification misérabiliste.

D'une façon générale, les procédés d'animation paraissent indigents.

Deux séquences accordent une place exagérée à des incidents qui ont peu ou rien à voir avec l'histoire de Champlain. C'est ainsi, par exemple, que le refus par Champlain des avances d'une jeune Indienne fournit au réalisateur le prétexte d'un chassé-croisé purement gratuit de portraits de jeunes filles. Il a également trop beau jeu d'étaler l'exploitation ridicule du nom de Champlain dans les raisons sociales de maisons de commerce minables. C'est là un phénomène publicitaire dont Champlain n'a pas été le seul grand homme à être la victime involontaire, et qui, en guise de conclusion du documentaire, ne fait qu'accuser les traits déjà pitoyables du portrait de Champlain.

Champlain, pour tout dire, est un film agaçant et prétentieux. De structure et d'écriture.

H.-P. S.

ANNIVERSAIRE — Scén. et réal.:
William Weintraub — Conseiller:
Hye Bossin — Durée : 19 min. —
Prod. O.N.F. — 1963.

A l'occasion du soixantième anniversaire de la première salle de cinéma au Canada, l'O.N.F. nous offre ce film tout simplement intitulé *Anniversaire*. Le film n'a rien de très original. Walter Pidgeon ne fait qu'énumérer les événements dans un commentaire assez banal. L'intérêt du film n'est vraiment pas là.

Mais il est dans deux révélations agréables. Le film rappelle les noms des Canadiens qui se sont consacrés au cinéma et sont devenus célèbres aux Etats-Unis. Savions-nous que May Irvin, John Schuberger, Mack Sennett, Larry Semon, Mary Pickford, Marie Prévoist, Raymond Massey, Jack Carson, Ann Rutherford, Yvonne de Carlo, Alexis Smith, Norma Shearer, Ruby Keeler, Fay Wray, Deanna Durbin, Walter Huston (acteur et père du réalisateur John Huston) et Walter Pidgeon lui-même sont nés chez nous, au Canada ? Mais il y a plus. Ces noms nous renvoient à des extraits de films fort émouvants de l'époque du muet "quand le rire était roi". Les auteurs du film ont trouvé des documents extrêmement précieux.

Ne serait-ce que pour ces deux points d'intérêt, *Anniversaire* mérite de passer dans tous les ciné-clubs.

L.B.



PARALLÈLES ET GRAND SOLEIL — Réal. : *Jean Dansereau* — Phot. : *Bernard Gosselin et Georges Dufaux* — Son : *Claude Peltier*. — Dir. mus. : *Robert Fleming* — Comm. : *Denys Arcand et Jean LeMoine* — Durée : 1re partie : 27 min. — 2e partie : 27 min. — Prod. : *O.N.F.* — 1964.

Sao Paulo 1963. Wilhem Weiler, de l'équipe canadienne, remporte le premier prix des épreuves individuelles de gymnastique aux quatrièmes Jeux panaméricains. C'est sur cette victoire que s'ouvre la première partie du film de Jean Dansereau. A vrai dire, ce film ne se raconte guère. Un coup d'oeil sur Sao Paulo, ville moderne en prodigieuse expansion, et sur ses habitants, piétons ou spectateurs au stade. C'est

l'ouverture des jeux. Le reste du film concentre notre attention sur la préparation immédiate de l'équipe canadienne sur la piste et les appareils mêmes de la compétition. Enfin, c'est le début des épreuves.

Si le film n'était que cela, vaudrait-il la peine qu'on le signale à l'attention des cinéphiles ? Ce qui fait que le spectateur même le moins féru de gymnastique prend ici intérêt, c'est la manière dont les exercices nous sont présentés. De l'ascèse du gymnaste se dégage une mystique. Toute la partie centrale où une musique de Villa-Lobos remplace les bruits familiers et tient lieu de commentaire l'illustre parfaitement. A plusieurs reprises, l'emploi du ralenti force notre admiration devant la souplesse d'un Wilhem Weiler ou la grâce d'une

Susan McDonnell. Ces mouvements calculés nous apparaissent d'une telle perfection que ces êtres semblent échapper aux lois communes. La caméra s'attache à la main qui s'ajuste à la barre, fouille les visages, étudie les attitudes, nous révèle sans qu'on y prenne garde l'humain qui affleure à ces corps parfaits. Et les membres de l'équipe nous deviennent vite sympathiques et attachants. Le réalisateur s'amuse à nous présenter des images insolites : un long plan au ralenti se fixe sur une grimace ou sur un effort, un envol s'immobilise et l'athlète devient statue, des jambes en mouvement se dissolvent dans la lumière, une main se précise progressivement sur l'écran... Cela n'est pas gratuit de cinéaste en mal de prouesses techniques. Par un dosage habile de tous ces éléments, Jean Dansereau réussit à nous tenir en haleine, à nous faire accepter le ton original de cette première partie qui pourrait bien s'intituler : "Poème des austères préparations".

Pour la deuxième partie, le réalisateur a choisi, dans les cinq jours de la compétition, des moments particuliers qui nous permettent de suivre d'un oeil intéressé les étapes de la victoire. En bref, malgré les performances de Weiler et de Susan McDonnell, les Américains s'affirment d'abord. Puis, Susan nous donne un ballet — car c'est à cela que nous pensons en la voyant exécuter ses pas de gymnastique avec tant de souplesse et de perfection. Malheureusement,

le 4e jour, une erreur anéantit ses espoirs de terminer dans les premières places. Roger Dion, autre membre de la délégation canadienne en très bonne place, faiblit sur les barres parallèles. Il ne restera que Wilhem Weiler pour l'emporter de justesse sur les Américains.

Ici, la caméra se fait plus discrète mais la présence humaine déjà signalée est encore plus chaude. Un exercice qu'on observe peut se terminer sur le visage d'une Brésilienne ou d'une Américaine sans rien perdre de son intérêt. Plans rapprochés et gros plans que complètent des phrases prises au vol nous révèlent le moral et les réactions de l'équipe canadienne. Nous nous sentons vraiment spectateurs privilégiés : les jeux de physionomie, la respiration entre deux mouvements, rien ne nous échappe. Pas même la peine et les larmes que cause une cruelle déception à deux pas de la victoire. Le montage est ici plus rapide que dans la première partie ; il s'en dégage une impression de diversité qui nous rend des plus attentifs aux jeux qui se déroulent et contribue pour une bonne part à la beauté du film.

Les deux parties gagnent à être vues dans une même séance. Si la première est lyrique, la seconde est dramatique et toutes deux sont marquées par la finesse d'observation du réalisateur et de ses deux caméramen.

Jean-Louis Lalonde